

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient...



LISERON

Raymond QUENEAU

...en apprenant qu'on devient napperon. »

D.V

Publication
de l'AFL 43

Association
Française pour la
Lecture
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

www.afl43.com
afl43@orange.fr

Directeur de
publication :
Dominique VACHELARD

Comité de rédaction :
Pierre BADIOU
Dominique CASTAGNONI
Dominique VACHELARD

ISSN n° (en cours)
Dépôt légal :
BMIU Clermont-Fd

Prix : 2.00 €

n° 19

**Octobre
Novembre
Décembre
2012**

IMMUABLE ÉCOLE L'HÉGÉMONIE CULTURELLE

Mai 2012.

Élection d'un président.

Chacun croit au changement, puisque ce fut le maître mot de la campagne socialiste.

Comme d'habitude, la réponse aux préoccupations du monde de l'enseignement a été quantitative et matérielle : un peu de communication, quelques postes accordés, et l'affaire est dans le sac...

Peut-on croire, dans ces conditions, à l'existence d'une conception progressiste d'une école, dite « de gauche », qui prétendrait s'opposer à une conception plus traditionnelle du modèle éducatif ?

Certainement pas ! Et pas plus dans la réflexion du parti socialiste que dans celle d'organisations situées plus à gauche sur l'échiquier politique !

Malgré ses apparences démocratiques, notre société reste un système fondamentalement inégalitaire, incontestable et incontesté ! Il repose sur le paradigme de *l'hégémonie culturelle*, c'est-à-dire sur l'acceptation implicite de la domi-

nation par la culture, celle d'une catégorie sociale minoritaire, qui concentre jalousement les savoirs experts, les pouvoirs, le capital, etc., aux dépens d'une autre catégorie, bien plus nombreuse, mais privée, à son insu, des outils conceptuels de transformation du monde, l'écrit en particulier.

Ce sont en effet les outils culturels hégémoniques tels que l'école obligatoire et les médias de masse qui ont « endormi » les sociétés contemporaines et les ont poussées à céder aux sirènes du nationalisme, du consumérisme et de la promotion sociale, adoptant un comportement individualiste de compétition et de réussite personnelle... Jusqu'à ce que les contradictions, enfin clairement révélées par les crises du libéralisme mondialisé dans l'économie, le politique et le financier, nous obligent à mettre en œuvre une autre redistribution des savoirs experts.

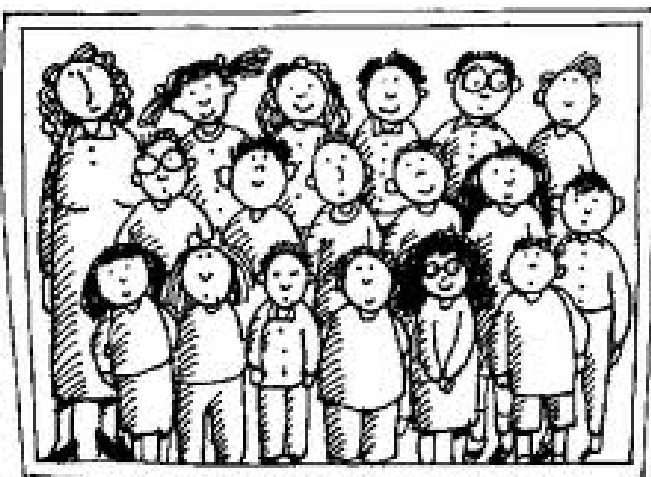
Une « véritable refondation de l'école » pour leur plus large diffusion afin de rendre possibles d'autres modes d'exercice du pouvoir, d'autres partages...

Dominique Vachelard

Quel changement ???

Gouvernement de "droite", gouvernement de "gauche" : même type d'enseignement, même organisation de la scolarité, même découpage en classes selon l'âge des élèves, même conception « bancaire » concernant l'acquisition des savoirs, etc. Les fondements de notre école restent immuables. Faut-il s'étonner de cette absence de changements *fondamentaux* ?

Il est toujours fructueux de rechercher *l'origine* de nos idées, de nos conceptions, de nos façons de penser, en bref notre compréhension du monde dans lequel nous vivons. On met alors au grand jour ce que l'on nomme un *paradigme*, modèle de représentation du monde et d'interprétation d'une réalité. Plus simplement, une manière de voir les choses propre à une culture et que nous transmet notre éducation, la formation que nous avons reçue. Un paradigme est quelque chose de très puissant : sa prégnance nous empêche très souvent de concevoir une autre « réalité », une tout autre école par exemple.



C'est ainsi qu'en remontant l'histoire, les racines de "l'école dite de Jules Ferry" nous conduisent au 17^e siècle, chez les « petites écoles » chrétiennes créées par Jean Baptiste de la Salle. On y retrouve une rigidité que nous connaissons bien : de l'agencement rigoureux dans l'organisation matérielle de l'espace (alignement des tables disposées les unes derrière les autres, ce qui installe la discipline au premier rang) au découpage strict du temps consacré aux diverses activités qui se succèdent dans un ordre imposé et si possible immuable.

Cet aménagement de l'espace et des activités scolaires sera, par la suite, officiellement adopté en 1830 par Guizot, ministre de Louis-Philippe. C'est ainsi que, dès le milieu du 19^e siècle, fut fixée définitivement la division en « classes » selon l'âge des élèves : du Cours préparatoire au Cours moyen. Et c'est ce qu'entérinera... Jules Ferry en 1882 ! Cette école a fonctionné, intacte, sous des régimes politiques divers (royauté, république, empire) et tout au long du 20^e siècle. Malgré les difficultés qui s'accumulent, elle est toujours présente aujourd'hui.

Au 17^e siècle encore, c'est un prêtre lyonnais, Charles Démiat, qui officialise l'apprentissage de la lecture par la "syllabique". Il s'appuie pour cela sur les principes cartésiens, le deuxième précepte en particulier qui s'énonce ainsi : « ... diviser chacune des difficultés [...] en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qui serait requis pour les mieux résoudre... » ; il suffira ensuite de recoller les morceaux ! Cette méthode d'apprentissage de la lecture est déclarée, arbitrairement par la doxa, la seule valable¹ !
Puissance de la pensée dominante...

Pierre Badiou

1- Voir Pierre Badiou, Dominique Vachelard, *École, violence et domination*, éditions du Cygne, 2011.

Quelques exemples caractéristiques

La conception rigide de l'enseignement conduit à une organisation et un fonctionnement qui sont restés inchangés durant des siècles. Ainsi du "découpage" de l'ensemble des élèves en « classes », selon l'âge. Ce choix autorise la mise en œuvre d'une certaine pédagogie.

L'**enseignement simultané** est une trouvaille de Jean Baptiste de la Salle : on rassemble un certain nombre d'enfants ayant sensiblement le même âge dans une même classe. Un "maître", censé posséder un savoir suffisant, est chargé, par un discours oral, *d'enseigner*, c'est-à-dire d'inculquer à tous, au même moment, des connaissances définies à l'avance.

Même aujourd'hui, malgré les apports de la science, on veut ignorer que le développement mental de chaque enfant ne suit pas un même rythme : certains pourront, par exemple, apprendre à lire plus tôt que d'autres (ce qui ne signifie nullement qu'ils sont plus intelligents). La maturation des autres se fera un peu plus tard et ils auront toute possibilité de "rattraper" leurs camarades. Par contre, les obliger à s'acquitter d'une tâche qu'ils ne peuvent encore accomplir risque fort de les décourager et de provoquer un blocage néfaste. Danger d'une telle rigidité !

L'**homogénéité** (supposée) **des groupes classe** permet une **conception « bancaire »** de l'éducation qui considère que tous les enfants, bien sagement installés chacun derrière son pupitre, ingurgitent le discours de l'enseignant et s'en nourrissent d'égale façon. C'est vouloir ignorer d'une part que les apprentissages se font différemment pour chaque enfant et d'autre part que " l'on apprend en faisant " (essais multiples pour marcher, rouler à bicyclette, etc.) et non uniquement par des discours. C'est ainsi que chaque apprenant s'approprie, à sa façon, de nouveaux savoirs et les intègre à sa culture.

Cette conception bancaire établit aussi le **contrôle par le pouvoir central des savoirs** que chaque citoyen est autorisé à connaître !

L'enseignement de la lecture par la méthode combinatoire interdit de former des citoyens lecteurs suffisamment experts pour être capables de s'informer ailleurs qu'aux sources officielles et contrôlées, elles-aussi.

Cet enseignement, en feignant d'ignorer les véritables fonctions de l'écriture, prive le plus grand nombre de l'exercice de ce droit pour contester l'ordre établi et proposer des visions alternatives. Les statistiques révèlent, en effet, qu'un pourcentage très faible de nos concitoyens, de l'ordre de un sur cinq, maîtrise la langue écrite de manière experte.

En plus de sa mission de formatage des consciences par acquisition de la culture dominante, le fonctionnement de notre école repose aussi sur l'impérieuse **nécessité d'évaluer, de classer et de sélectionner**. Au lieu d'être le lieu de confrontation des expériences et des points de vue, celui de la construction interactive de savoirs nouveaux en constante évolution, l'école se contente de demander aux élèves d'« écouter et imiter » le maître. Les meilleurs seuls sont promus...

Point de place pour une vision émancipatrice de l'école dont tous les citoyens pourraient bénéficier ; une école du peuple où les enfants construiraient leurs savoirs et s'exerceraient à l'utilisation des outils démocratiques.

Pierre Badiou & Dominique Vachelard



L'école de la réussite ?

Et si l'on mettait la réussite de l'enfant au centre des préoccupations scolaires ? C'est le pari que fait dans les lignes ci-dessous l'auteur de cet article, soucieux de la contagion que subit le monde éducatif, perverti par un modèle social et économique tout entier dévoué à la recherche du profit...

C'est par l'école que notre société forme les futurs acteurs de l'économie. Il existe donc un lien très fort entre l'école et le système économique dominant.

Le nouveau président a promis de rétablir l'égalité des chances, il a même promis une *refondation* de l'école. Mais en prônant l'école du mérite, celle de Jules Ferry, il continue dans la direction connue, avec quelques postes en plus seulement. La gauche humaniste, elle, ne se sent pas représentée par la politique du gouvernement social-démocrate actuel qui ne peut pas se démarquer fondamentalement des politiques de droite, puisque tous défendent le même modèle de société.

Il y a pourtant des questions fondamentales à poser à nouveau : la laïcité, le rôle de l'école dans une société où on demande plus d'implication professionnelle des parents, au détriment de l'éducation des enfants, la lutte contre les communautarismes...

La laïcité nous paraît devoir occuper une place centrale : les écoles privées contournent légalement le droit à l'école gratuite et laïque pour tous ; ceux qui dispensent cette éducation privée contournent leur devoir de fournir à chaque enfant une éducation gratuite et laïque. Enfin, les parents renoncent à leur devoir d'insertion dans la société en prenant la liberté de se dérober à l'école pour tous. Personne n'est aveugle, il y a des privilèges. À méditer...

La société libérale reproduit, via l'éducation nationale, les schémas qui la caractérisent. Le classement d'un groupe mené par un leader

est composé impérativement... d'un dernier ! Un même rythme pour tous, avec les mêmes savoirs à assimiler pour chacun, sans tenir compte des inégalités de départ, qu'elles soient sociales, par la langue parlée à la maison, ou d'ordre matériel et financier, telle est la situation actuelle.

C'est oublier que lorsqu'on prend en compte les différences interindividuelles et que chacun est acteur, la cohésion prend alors la place de la compétition. La réappropriation de l'outil - industriel ou éducatif - par son utilisateur devient indispensable et participe d'une vision humaniste, celle de la « vraie gauche ».

Compétition certes, mais on pourrait parler de compétitivité ! Le parallèle paraît si évident entre la note sur vingt et le chiffre d'affaires ! Le fait qu'il ne faut surtout pas régresser, au risque d'être relégué au dernier rang ! Tout cela contribue à produire un individualisme qui pousse les leaders à ne penser qu'à la promotion personnelle, sans se soucier des derniers. Le résultat est que les élèves en difficulté, suite à la notation, deviennent, en réalité, faibles par rapport à leur groupe social qu'est la classe. Ils perdent confiance en eux et passent à côté de l'élément majeur qui mène au bien-être : la réussite.

Le goût vient en goûtant, la réussite en réussissant : c'est le bien-être et la réussite de tous qu'une vraie école de gauche humaniste devrait promouvoir, et non le mérite !

Et c'est cette absence de réussite scolaire collective qui génère inégalité et violence sociales.

Dominique Castagnoni

